

Odile HAMOT

LE BLEU REGARD,
– QUI MENT

Huit exégèses sur la poésie
d'Arthur Rimbaud



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Quel lecteur passionné de Rimbaud, devant les quelques photographies et portraits que nous avons de lui, n'a interrogé longuement ce regard qui n'est pas tourné vers nous, pour lui dérober, à défaut d'un secret, au moins une présence ; et n'a senti à la fin (aussi douloureusement que si sa propre image s'évanouissait au miroir) que nous ne saurons jamais qui fut Rimbaud ? Nous sommes devant lui comme devant le criminel ou l'être aimé ; il ne nous reste plus qu'à vouloir dormir dans son sommeil, rêver dans ses rêves pour comprendre davantage¹.

[...] cela n'a pas de sens quand on ne comprend pas. Mais il faut comprendre, et alors cela a un grand sens².

Pourquoi, s'interrogera-t-on non sans quelque raison, une nouvelle lecture de Rimbaud, venant inutilement grossir la masse déjà pléthorique des études, gloses et entregloses vouées depuis des décennies à demeurer comme interdites au seuil d'une œuvre dont la vérité se révèle si opiniâtrement rétive à la saisie ? Il n'est d'exégète, en effet, qui ne se soit figuré « ce petit rire muet – une risure de cristal³ », déclara Izambard, éclairant le visage d'ange en exil d'un Rimbaud d'outre-tombe s'égayant de ses errances, errements et tourments, et, dans son narquois mutisme, se « réservant » encore et toujours le sens. Il n'est de commentateur qui n'ait, hagard, buté frontalement devant la magistrale dérobade du sens

¹ Gérard Macé, *Ex-Libris*, Paris, Gallimard, 1980, p. 73.

² Pierre Leroux, *La Grève de Samarez, poème philosophique*, [1863-1865], édition de Jean-Pierre Lacassagne, t. II, Paris, Klincksieck, 1979, p. 372.

³ Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, [1947], Paris, Le Passeur / Cecofop, 1991, p. 63.

que lui imposent l'un après l'autre des textes mille fois lus et relus et n'ait scruté ce visage fermé, ce pli boudeur de la bouche, en quête de quelque réponse finalement refusée. Il n'en est pas, enfin, qui n'ait, devant l'entretien infini de tant de prédécesseurs, éprouvé finalement le sentiment que « tout est dit, et l'on vient trop tard » depuis cent cinquante ans que l'on s'échine sur ces textes décidément obscurs. Et puis, parce qu'il est sans doute en tout chercheur quelque entêté démon de la perversité, il choisit malgré tout de s'exposer au risque de redire, après tant d'autres, les mêmes émotions, les mêmes banalités béates, les mêmes espoirs déçus et, sourd aux avertissements, parfois terrifiants, qui frappent d'emblée d'inanité sa tentative – « De Rimbaud on sait sans doute à peu près tout ce que l'on saura jamais⁴ », « Son poème, s'il fascine et provoque le commentateur, le brise aussitôt ; quel qu'il soit⁵ » –, il aborde à son tour la « patrie de l'ombre et des tourbillons⁶ » que le poète désigne à l'exploration. C'est d'un tel risque que s'autorise la présente étude, née d'un corps-à-corps répété, souvent décevant, avec l'« énigme ensorcelante⁷ » de ces textes, d'une insatisfaction diffuse devant certaines interprétations désormais parfaitement admises et de la conviction, peu à peu établie, que de ces poèmes réputés éclaircis une bonne part du sens restait encore à découvrir, que de Rimbaud enfin on n'avait pas tout dit.

« Quel fut donc ce Rimbaud ? quel fut ce magicien qui, un beau jour, renonça tout à coup à son étonnant pouvoir, qui rejeta la gloire certaine, éblouissante, s'offrant à lui, pour rentrer dans l'obscurité totale et courir, juif errant jamais las, sur toutes les routes du monde⁸ ? » Ces mots d'Ernest Delahaye, qui pourtant pouvait se prévaloir de quelque prérogative en la matière, trouvent un parfait écho près d'un siècle plus tard dans ceux d'André Guyaux qui, dans un ouvrage au titre évocateur, se heurtait à la même énigme : « Qui était Rimbaud ? Inlassablement la question revient. Elle est dans la pensée ou l'arrière-pensée de tous les commentaires⁹. »

⁴ Maurice Blanchot, « Le Sommeil de Rimbaud », *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 153.

⁵ René Char, « Rimbaud », *Grands Astreignants*, « Recherche de la base et du sommet », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 729.

⁶ « Délires II : Alchimie du verbe », *Une saison en enfer, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 268. Les références à l'œuvre de Rimbaud se feront désormais à partir de cette édition, sans mention particulière. Les poèmes seront signalés par des guillemets et les recueils par l'italique.

⁷ Maurice Blanchot, « Le Sommeil de Rimbaud », éd. cit., p. 153.

⁸ Ernest Delahaye, « Rimbaud », *Jeune champagne*, janvier 1893, p. 171.

⁹ André Guyaux, *Duplicités de Rimbaud*, Paris, Champion, 1991, p. 8.

De fait, quelque désintéret que l'on puisse affecter pour l'approche biographique, le mystère et l'énigme qui s'attachent encore au nom de Rimbaud continuent de dresser devant l'esprit leur taraudante question. Cette étude ne se hasardera pas à tenter d'en offrir une réponse définitive, pétrifiant cet être de « mouvement » qu'était le poète des *Illuminations*. Force est cependant de convenir que tout lecteur de Rimbaud, fatalement perplexe devant les éléments du puzzle existentiel livré à son examen, se voit, mal gré qu'il en ait, bien souvent conduit à revêtir les habits de « ce *détective*, que l'on nomme parfois “privé” qui tente de reconstituer une identité ou une mémoire perdue, en réunissant de maigres indices¹⁰ ». Ainsi, d'indices en conjectures, soutenu de l'espoir qu'il sait illusoire de faire émerger ce qu'il voudrait être une figure cohérente et signifiante du poète, il tente de reconstruire l'être doté d'une épaisseur existentielle dont il accueille la présence derrière chaque poème, chaque lettre retrouvée, chaque photographie scrutée. On sait « l'œil bleu blanc¹¹ », la bouche boudeuse, la taille athlétique, la chevelure en broussaille de Rimbaud, mais quel amateur de sa poésie ne s'est-il jamais interrogé sur le timbre de sa voix, cette chose intime, insaisissable et irrémédiablement perdue ? C'est cette voix que se proposait déjà de retrouver Yves Bonnefoy dans sa belle étude de 1961¹², désireux de « comprendre Rimbaud », de « déchiffrer son vouloir, de ranimer son accent, surtout : ses emportements, cette pureté inimitable, ces triomphes, ces brisements¹³ ». Il y a sans doute toujours, en tout lecteur de Rimbaud – et même sans doute chez le plus convaincu structuraliste –, inavoué et dissimulé dans un lointain recoin de l'esprit, quelque espoir lazarien, quelque désir de « Tables » donnant accès à l'inaccessible.

Le Rimbaud qui se tient à l'horizon de cette étude a lui aussi fait l'objet d'une tentative de compréhension croisant l'étude des textes, les données objectives, patiemment amoncelées par la critique, avec d'inévitables conjectures, déductions, hypothèses qui, pour être subjectives, ont essayé de se garder du risque de délire fantasmatique. Ce Rimbaud-là est un « jeune, un tout jeune homme¹⁴ », dont la jeunesse, répétée en leitmotiv, a pourtant souvent été mise sous le boisseau de l'esprit de sérieux dans lequel s'enferme volontiers la critique peu sensible à ce qu'il a « de

¹⁰ Jean-Michel Maulpoix, *Le Poète perplexe*, Paris, José Corti, 2002, p. 14-15.

¹¹ « Mauvais Sang », *Une saison en enfer*, p. 247.

¹² Yves Bonnefoy, *Rimbaud*, Paris, Seuil, 1961, 1994.

¹³ *Ibid.*, p. 5.

¹⁴ « Les Déserts de l'amour », p. 191.